

Maurice ROLLINAT

DANS LA CREUSE

par Emile VINCHON ⁽¹⁾

Le meunier de Puy-Guillon, le père Auxiette, peut se frotter les mains. Par cette soirée de l'automne de 1883, en quelques minutes et sans aucune difficulté, il a conclu un bon marché. Il a loué sa petite maison de Puy-Guillon que, l'an dernier et l'autre année, habitait, par la belle saison, le peintre Gaston Vuillier. Cette sorte de petit chalet ne peut convenir qu'à un artiste, un amoureux de la nature et de la solitude ; et voici octobre, c'est-à-dire le moment où l'on songe à quitter la campagne, même l'attrayante campagne de Fresselines. L'atmosphère est maussade, les pluies s'annoncent fréquentes, il fait frais. Pourtant trois inconnus viennent d'arriver : une femme et deux hommes. Ils ont visité les deux pièces du rez-de-chaussée, les deux du premier étage, et ils ont paru satisfaits. Le prix n'a pas été discuté ; le loyer demandé par le père Auxiette a été accepté d'emblée ; s'il avait su, il se dit peut-être qu'il aurait dû demander une somme plus élevée.

Le paysage est captivant. Barrée en biais par une écluse, la Petite Creuse a ralenti son cours ; des nénuphars s'y étalent, des

(1) Le 16 avril 1939, a été inauguré à Fresselines le buste de Maurice Rollinat, poète et musicien, œuvre puissante du sculpteur Paul Surtel. C'est dans ce bourg creusois que Maurice Rollinat a passé les vingt dernières années de sa vie. Le Bureau de notre Société a pensé qu'il convenait de rendre hommage dans nos *Mémoires* au grand artiste qui avait choisi la Creuse pour sa retraite loin du monde, l'a aimée et lui a demandé tant d'inspirations. Nul n'était aussi qualifié que M. Emile Vinchon, écrivain et poète distingué, auteur d'une remarquable biographie de Maurice Rollinat, à qui est due l'initiative du monument de Fresselines, pour rédiger cet article. Il s'en est chargé avec la bonne grâce la plus empressée. Nous lui en exprimons notre gratitude. Nous le remercions aussi de l'obligeance avec laquelle il a mis à notre disposition les clichés qui illustrent son article.

vergues se réfléchissent dans son miroir. Puis, l'eau se brise sur les rocs, bouillonne et file vers le confluent où elle rejoint la Grande Creuse. Adossée à la côte boisée d'où dévale le clair filet des sources, la maisonnette a un air engageant ; un cadran extérieur marque l'heure, un genévrier s'élance dans le petit jardin fleuri, un vieux moulin à farine égrène son tic-tac un peu sec ; et, plus loin, un moulin à foulon répond par un autre bruit.

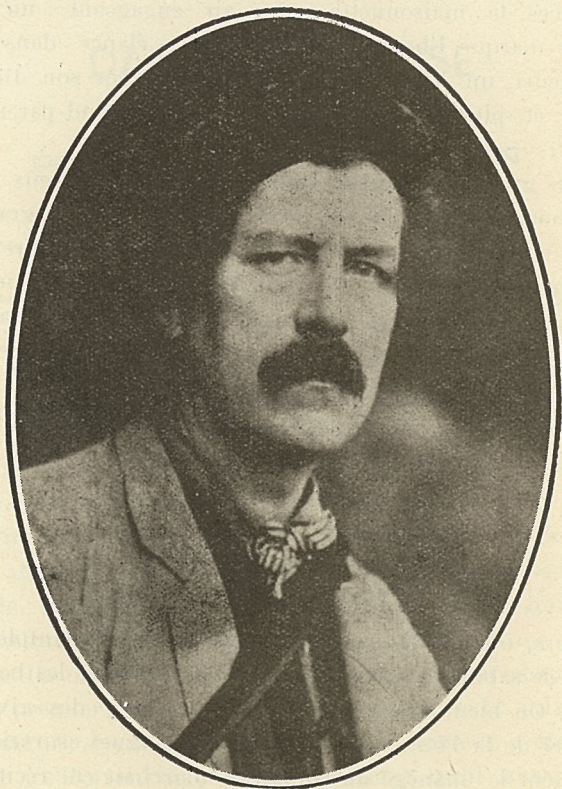
Le plus grand des deux hommes qui portait cheveux longs et courte moustache, la femme petite, blonde, un peu grasse, ont décidé d'emménager sans tarder. C'était Cécile Pouettre, actrice du Palais-Royal, et Maurice Rollinat, l'auteur frénétiquement applaudi des *Névroses*, qui fuyaient Paris et s'enfouissaient définitivement dans cette solitude campagnarde. La troisième personne était Alphonse Ponroy, instituteur à Chantôme. Il servait de guide, et avait trouvé cette retraite au poète auteur d'un strophe caractéristique :

Quand on est las de l'imposture,
De la perverse humanité,
C'est aux sources de la nature
Qu'il faut boire la vérité.

Dès lors, on vit Maurice Rollinat vêtu de très simple façon, chaussé de sabots, se promener par les champs, les bois et les brandes. Ou bien, il pêchait. Il allait le long des rives de la Grande et de la Petite Creuse, tendait ses lignes, surveillait impatiemment le manège du flotteur, marchait en récitant des vers, ou s'arrêtait pour noter une pensée. Le soir, jusqu'à minuit, plus tard encore, on entendait Rollinat qui chantait en s'accompagnant au piano. Nul auditoire. Les soirées parisiennes étaient loin où le poète-musicien triomphait en interprétant ses poèmes et ses mélodies. Sa compagne, Mme Cécile ; un chien, Pluton ; un chat, Tigreteau « qui avait dans les yeux le dédain de lord Byron » composaient le cercle des écouteurs.

Deux ans après cette arrivée, c'est-à-dire en 1885, Rollinat quitte le hameau de Puy-Guillon pour se rapprocher du bourg de Fresselines : « M. Auxiette ayant très mal agi à notre égard, écrit Rollinat, nous sommes en train de nous installer à Fresselines, tout près de la maison d'école ». Le poète conservera un

mauvais souvenir de Puy-Guillon. Dans ses pêches, dans ses promenades, il exceptera ce coin. « J'en excepte le moulin « Auxiette. Nous y avons trop grincé pour y retourner jamais ».



Maurice Rollinat en pêcheur
(Vers 1885)

La nouvelle maison de Rollinat, *La Pouge*, pour lui donner son nom, jouissait de la même solitude. Rollinat ne voyait plus la Creuse, mais une petite mare qui s'animaient au printemps du « coax » des grenouilles ; et lorsqu'il ouvrait la fenêtre aux murmures de la nuit, il entendait encore le bruit de la rivière heurtant ses berges rocheuses. La Pouge est spacieuse. Très en retrait de la route, on la voit sous des glycines et des rosiers, derrière un tilleul et un cerisier. La toiture en tuiles, à chaque extrémité, est surmontée d'une cheminée. Entre la barrière verte et la mai-

son, un jardinet où baillent l'ouverture d'un puits et la porte de la cave. C'est bien « le gîte austère en plein paysage ». « Les appartements vastes et riches, écrira Rollinat, disputent l'homme au libre espace et finissent par le confisquer à la nature ». Il faut un logement étroit et nu pour qu'il ait la fréquente envie d'en sortir. Le poète est enchanté. « Ma maisonnette est située dans un pays des plus pittoresques ayant terres, prairies, chaâtaigneraies, vastes bruyères accidentées avec fouillis d'énormes ronces et fougères, ravineux pacages et montagneuses forêts. Toute la contrée est sillonnée d'eaux de source ruisselant dans des caves d'ombre et de verdure à même l'amas moussu et lierreux des rocs et des racines d'arbres qui sont pêle-mêle sur leur parcours. Ajoutez à tout ce charme de sauvagerie que je suis à deux pas du confluent des deux Creuses au bord desquelles je vais maintes fois travailler en pêchant la truite et le barbillon ». (*Revue du Berry et du Centre*).

Désormais, Rollinat est attaché à Fresselines de corps et de cœur. Il a quitté Paris pour conjurer son anxiété nerveuse, son aphonie, cette sorte de demi-maladie que Paris ne pouvait qu'aggraver avec ses trépidations et son surmenage. Ici, dans cette campagne, « mon désert », dira-t-il, il a éprouvé un singulier apaisement. Il va mieux. Tout mauvais symptôme a disparu. Sa reconnaissance est acquise à ce pays que personne ne connaît, et qui, à l'époque, rappelait un peu *Le Val des Marguerites* par son éloignement de toute ville, son manque bienfaisant de communications :

L'écho n'y porte pas le sifflet des convois.

.....

C'est si mort et si frais, il y flotte, il y vague

Tant de silence neuf, de bruit inentendu

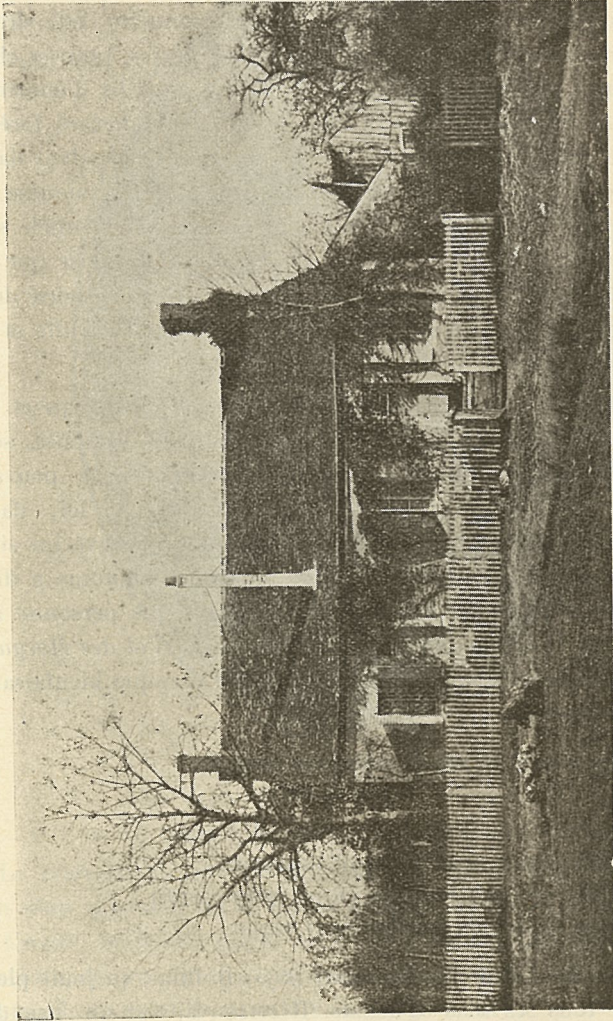
Que l'on pressent toujours en ce vallon perdu

Quelque apparition indéfiniment vague.

Ce silence neuf dans ce charmant pays, Rollinat en jouit pleinement de tous ses sens d'artiste. Il retrouvait ici un peu du charme de Bel-Air, la propriété de sa famille en Berry (1), les

(1) Commune de Ceaulmont, entre Eguzon et Argenton (Indre).

vieilles haies, les chemins engouffrés « où l'aurore a pleuré son
« déluge de perles..., la plainte en *la mineur* des crapauds noc-
« tambules..., la prédiction nocturne de l'orfraie..., le vol des
« piverts des margots et des merles ».



La Pougé
Maison de Maurice Rollinat
à Fresselines

Et puis, La Pougé a six pièces, le poète peut inviter des amis. Cet homme qui a quitté Paris, fui la gloire, refusé la fortune, rompu avec l'hypocrisie des « chers confrères » n'est pas un

misanthrope. Le poète qui a crié : « Vive la mort », aime la vie. Au cours d'une promenade solitaire où il a particulièrement songé à la fin qui nous attend tous, il est soudain consolé par la rencontre d'un homme. Rollinat aime recevoir. Il accueille ses hôtes en gentilhomme campagnard, à la fois avec dignité et jovialité. Etes-vous déjà un habitué de La Pougé ? Les chiens, qui vous ont flairé de loin et reconnu, viennent à vous avec mille gambades et aboiements joyeux. Le maître de la maison, après avoir regardé aux carreaux paraît à la porte avec un bon sourire, les mains tendues. Alors, ce sont des questions sur votre santé et vos travaux. Rollinat parle de son dernier poème, de ses pêches, de ses captures dont il est fier. « L'autre jour, pêche « merveilleuse à la raclure de boyaux de porc. Cinq livres de « chaboisseaux en onze minutes. Un poisson de deux livres et « demie. C'est ma plus belle capture de l'année ». Et le pêcheur triomphe. En ce moment, il est plus fier encore peut-être de ses talents de pêcheur que de ses talents de poète et de musicien. Il ajoute : « Aussitôt déjeuné, nous irons à Chante-Milan (1), « et vous sortirez des monstres des petits gouffres que je vous « indiquerai ».

Si vous êtes arrivé un peu tôt, Rollinat est encore à sa toilette qu'il soigne en délicat qu'il restera toute sa vie ; et c'est Mme Cécile qui vous accueille. Accueil tout aussi cordial, mais Mme Cécile doit surveiller la cuisine ; elle est moins loquace, et elle s'excuse. Elle vous tend *Le Figaro* que le facteur vient d'apporter. C'est le seul journal qui pénètre à La Pougé (2). Encore Rollinat ne s'intéresse-t-il qu'aux causes célèbres. Il s'est passionné, il y a quelques années, pour un abominable assassin, et c'est ainsi qu'il écrivit le poème qui fit frémir Victor Hugo : *Le Soliloque de Troppmann*.

L'heure du déjeuner arrive. On se met à table. Rollinat sert copieusement ses invités, se sert très peu lui-même, cause interminablement, toujours amusant, toujours intéressant. Il décrit. Il mime. Il exagère. « L'exagération, dit-il, est le piment de la

(1) Moulin de la commune de Maisonneuve, proche de Fresselines.

(2) Plus tard, Rollinat l'abandonna pour devenir lecteur du *Petit Parisien* que le dépositaire de ce journal apportait chaque matin à La Pougé.

vérité ». Et il appelle cela « faire de la gymnastique cérébrale ». Tous les sujets étaient effleurés ou traités. Le poète vous effrayait en racontant *Le puits et le pendule*. Il semblait que le balancement du couperet allait vous fendre le ventre. Ou bien il vous faisait éclater de rire. *Les Trois bègues* dont chacun bégayait d'une façon spéciale, interprétés par Rollinat, étaient d'une cocasserie achevée. Il citait des mots d'auteurs célèbres, en inventait même. Il interprète *La Levrette en paletôt*, d'Auguste de Chatillon, à qui il a dédié : *Le Soliloque d'un menuisier*, une pièce de *Dans les brandes*.

Y a-t-il rin qui vous agace
Comme un' levrette en pal'tot
Quand y a tant d'gens sur la place
Qui n'ont rin à s'mett'su'l'dos.

Devant des auditeurs parisiens, au courant de l'actualité des cabarets de Montmartre, Rollinat chantait, en s'accompagnant au piano, ces deux succès du Chat Noir qu'il considérait comme typiques, *La Panthère et le Léopard* et *La Langouste atmosphérique*.

Il jetait des vers de Virgile, de La Fontaine qu'il aimait. Lorsqu'il récitait *La Cigale et la Fourmi*, cette fable que tout le monde connaît, dont on a les oreilles rebattues, on assistait à une chose vraiment nouvelle : c'était une recreation, tant il y avait d'art et de naturel dans la diction. On sentait un drame dont l'enjeu était la vie de la pauvre cigale, imprévoyante certes, mais digne d'une existence qui allait lui être refusée pour quelques grains.

Ces récitations étaient entremêlées de discussions littéraires. Une des idées originales de Rollinat était de prétendre que piano, au singulier forme trois syllabes, et qu'il n'en comporte que deux au pluriel.

Généralement, Rollinat était en littérature d'un éclectisme intelligent, et il ne jugeait pas si mal qu'il le disait parfois. Il avait ses idées auxquelles il tenait, mais il n'était pas un sectaire. Il a dit, dans un sonnet des *Névroses*, ce qu'il pensait de Balzac :

Balzac est parmi nous le grand poète en prose.

Pascal, Edgar Poë et Baudelaire étaient pour lui les « trois

grands ténébreux » ; Barbey d'Aurevilly, son ami, était « le flamboyant original qui donne au sujet la profondeur de la conscience, à l'idée la suggestivité du rêve, et à l'expression l'architecture et la coloration fantastique ».

D'Edgar Poë il avait traduit ou plutôt interprété : *Le Corbeau*, *Le Palais Hanté*, *Le Ver conquérant*, *Hélène*, *Eldorado*, quelques autres poèmes encore.

Enfin, la découverte de Baudelaire fut, pour l'auteur des *Névroses*, une véritable révélation. *Les Fleurs du mal* furent, pour Rollinat, épris de poésie et d'étrangeté, l'objet d'un culte qui n'a jamais faibli. L'exemplaire des *Fleurs du Mal* que possédait Rollinat était exposé récemment à la Bibliothèque de Châteauroux parmi d'autres objets lui ayant appartenu. On s'apercevait, au premier coup d'œil, que le livre avait servi jusqu'à l'usure.

D'autre part, Rollinat aimait les vers philosophiques et virils, amples et sonores, de Mme Ackermann, ceux de Louisa Siefert, de Pottier, le poète de *l'Internationale*, de Pierre Dupont dont il mit en musique : *Le Bûcheron*. Lorsqu'il arriva à Fresselines, Rollinat disait que le plus grand poète contemporain était Tristan Corbière. Cette appréciation, qui étonne un peu, était motivée par l'originalité de Corbière, poète maudit. Rollinat aimant en art l'inédit, la surprise, on comprend alors ce qui le frappait dans l'auteur des *Amours jaunes* : la mélancolie vibrante, pathétique sous l'amertume et l'ironie, le tout signé d'une évidente originalité.

Tels étaient les sujets traités lorsqu'on se trouvait avec Rollinat.

* * *

Rollinat était peu à peu oublié à Paris. Il y va rarement. Il faut que quelques galas, quelques rares soirées comme celles de l'Athénée en 1892 remettent son nom au plan de l'actualité. La célébrité qu'il a fuie le quitte maintenant. S'en console-t-il ? Peut-être en a-t-il souffert. Son œuvre ne s'imposait alors que par la rigueur naturaliste et la conscience artistique. De toute évidence, le public demande autre chose. Pourtant des amis parisiens qui lui ont conservé leur fidélité viennent le voir dans sa Thébàïde.

L'un des premiers est Achille Mélandri à qui Rollinat a vanté sa campagne : « J'apprends par cœur votre dernière lettre, lui « écrit le photographe. Quels paysages à la plume vous tracez « quand vous vous en mêlez ! Un volume de cette prose aurait « cinquante éditions chez Charpentier, c'est mon intime conviction ! » Et, conquis, Mélandri annonce sa visite : « J'irai vous donner l'accolade aux lilas (1) ». Ce qu'il fit.

Ce fut aussi Jacques des Gachons qui amène son frère André et qui raconte leur visite au solitaire de Fresselines : le voyage, le déjeuner qui comporte un brochet, des perdrix, des fruits du jardin. Ils repartent charmés du paysage, de l'accueil et de la conversation.

Adolphe Brisson ne veut pas comprendre que la fuite de Rollinat vers la campagne soit définitive. Voilà dix-huit ans que dure cet exil, et Paris n'a pas revu celui qui l'a dédaigné, et avec quelle hauteur ! « Je suis heureux ! » écrivait Rollinat à Adolphe Brisson. Mais il est des choses que l'on dit, dont on se vante, et que l'on ne pense pas. Le critique suppose que le poète n'est pas sincère. Pour savoir à quoi s'en tenir, mieux vaut aller voir. Et Adolphe Brisson débarque à Fresselines ! Rollinat, joyeux, tend les mains. « Quelle agréable surprise ! Vous tombez à pic. J'ai pris une friture dont vous vous régalez. En attendant que l'on mette le couvert, nous irons faire un tour ». Le visiteur est surpris que l'on puisse vivre et se plaire en cette campagne. Mais Rollinat fait les honneurs du paysage : les Creuses où filent les chaboisseaux d'argent et les truites musclées, les moulins échelonnés sur les rives, tuiles cachées sous les frissonnantes verdure des peupliers et des aunes, les ponts sous lesquels l'eau passe avec du mystère et de la magie. Ici Rollinat est loin des hommes, seul avec la nature qu'il aime et qu'il craint. N'a-t-il pas écrit dans *Les Névroses* :

Je l'aime et je la crains, car je sens, en tous lieux
S'ouvrir et se fermer ses invisibles yeux.

Adolphe Brisson comprend enfin que sentiers, cailloux, fossés, brins d'herbe, mares luisant dans les pacages sont les amis

(1) Lettre inédite obligeamment communiquée par Georges Gonot.

de ce poète enragé de solitude et de marche longue à travers la campagne. « A Paris, écrit-il dans *Le Temps* du 25 octobre 1899, « il avait à subir mille assauts pénibles, l'hostilité des générations montantes, les jalousies et les perfidies professionnelles, la lutte pour la vie. En s'arrachant à ces orages, il a conquis la sérénité. Chacun croit à son génie, et lui-même est convaincu de la grandeur de son verbe et de sa durée dans l'avenir. Maurice Rollinat est un sage ».

Voici maintenant le tour de Lucien Descaves. (*Echo de Paris* du 28 juin 1896). Lui aussi constate que Rollinat a bien fait de s'exiler. « J'ai vu Rollinat chez lui... Il est venu se terrer au fond de cette Creuse dans une maison de paysans, glorieuse seulement du prestige des décors environnants... Il vit ici depuis 13 ans et pendant ce temps, il a publié *L'Abîme, La Nature, Paysages et Paysans* ». Sans parler d'une abondante production musicale refusée par les musiciens et les salons, l'auteur n'étant plus là pour l'imposer victorieusement avec son verbe magique.

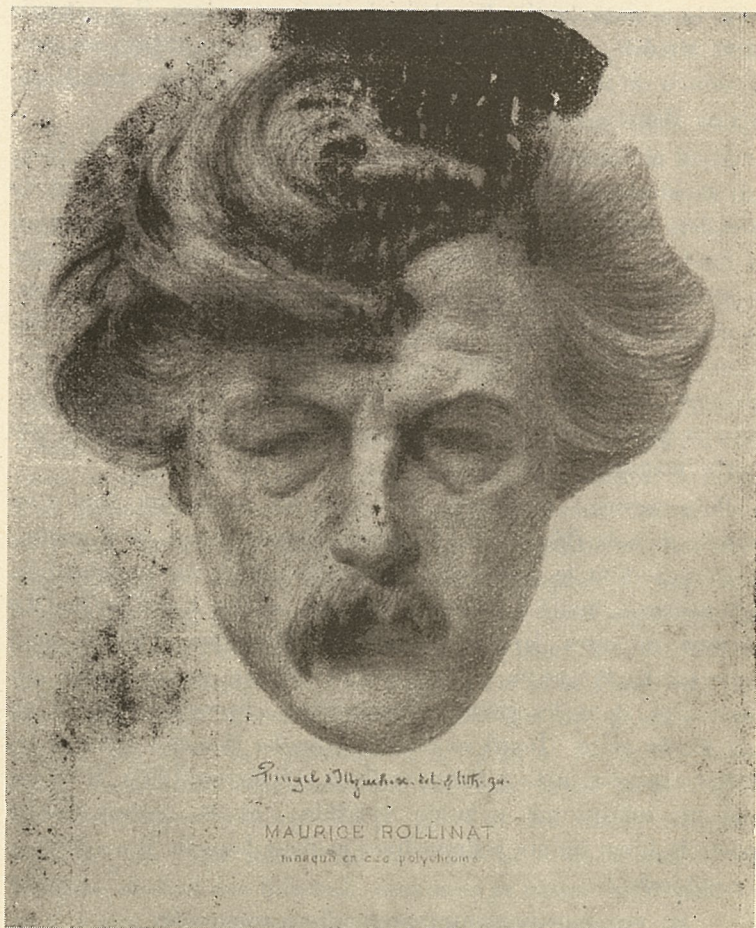
Puis viennent Gustave Geffroy qui lui consacrera plus d'un article dans la *Dépêche de Toulouse*, Claude Monet, ce « maître-peintre » dont le poète veut absolument faire la connaissance. Clémenceau, invité à plusieurs reprises, retenu à son journal *La Justice*, ne verra jamais Fresselines. Mais que d'autres sont entrés à La Pougé en amis ! Claude Monet emporte toile sur toile ; et, dans les galeries particulières, Fresselines figure en excellente place. Henri Laurent expose *La Pougé*. « Parmi les toiles exposées, note *L'Echo de Paris* (19 février 1900), il en est une qui mérite une mention spéciale, c'est la maison que le poète Rollinat habite à Fresselines et pour laquelle il a composé ce quatrain :

Ma maisonnette montre aux horizons tranquilles
Ses volets verts, ses clairs carreaux extasiés,
Le lierre et le moussu de sa toiture en tuiles
Et ses murs lumineux tout fleuris de rosiers ».

D'autres peintres qui le fréquentent deviennent ses intimes, ses amis : Léon Detroy dont certaines belles sanguines ornent la salle à manger. C'est à lui qu'il dédie son livre *Paysages et Paysans*. Puis Fernand Maillaud qui emplit ses carnets de Rolli-

nat rêvant, Rollinat revenant de la pêche, Rollinat avec son chapeau, etc., Eugène Alluaud.

Dans sa Pougé, aujourd'hui démolie, Rollinat reçoit ses pa-



Masque de Maurice Rollinat

par Ringel d'Ilzsch

(Musée des Arts décoratifs à Strasbourg)

rents : Saint-Pol Bridoux, Mlle Jane, le Dr Humbert, les amis des environs : Louis Lacrocq, Eugène Alluaud, Alphonse Ponroy, la famille Gonot, Fernand Puinesge, le docteur Frédéric Bertrand, Anatole Sainson. Que d'autres encore ! Toutes ces ré-

ceptions sont charmantes, pleines d'entrain, marquées d'un art inoubliable. Que Philomène se marie (la bonne de Rollinat), et voilà une belle réception. Mme Cécile n'y manque pas. « Bien
« chère Madame Gonot, écrit Mme Cécile, c'est décidément jeu-
« di que nous marions notre Philomène. Nous comptons bien
« que vous serez des nôtres avec Henri. Le mariage aura lieu à
« 4 heures. Après la cérémonie, dîner à la maison pour les ma-
« riés et les témoins et les amis, puis soirée musicale dansante,
« lanterne magique, etc... ».

Fresselines n'avait jamais connu pareille animation.

C'est que, tout en recherchant la solitude, Rollinat et Mme Cécile goûtaient la société. Dès leur arrivée à Puy-Guillon, ils avaient eu la visite d'Alphonse Ponroy et ils avaient su s'entourer de paysans vraiment intéressants. Les frères Berthias, braconniers de premier ordre, contaient au poète des histoires qui n'étaient point perdues tant s'en faut ; et c'est vraisemblablement ces récits qui devaient composer un ouvrage annoncé et qui ne devait point paraître : *Histoires de Revenants*. Puis les voisins se réunissaient à Puy-Guillon et à La Pouge. L'abbé Daure (1), curé de Fresselines, hôte intelligent, joyeux convive, ne dédaigne pas les invitations. Le vicomte de la Celle se rencontre aussi chez Rollinat. « Il vient souvent à la maison, écrit
« Rollinat, jouer le 31 avec le curé. Une fois désengourdi de sa
« tristesse, il devient hilare et communicatif ». Et le poète apprécie ce voisinage distingué.

Au plaisir des réceptions, Rollinat joignait celui des promenades et des excursions. Dans les premiers temps de son séjour à Fresselines, il va pêcher dans la Cédelle, à Crozant où, plus tard, il verra ses amis Eugène Alluau et Léon Detroy. Il passe quelques journées à Bel-Air, propriété de sa mère, Bel-Air qui lui rappelle son enfance, ses premiers émois naturalistes, ses premiers vers qui comptent, son premier volume publié : *Dans les Brandes*.

Il va à Paris, bien que détestant les voyages. « Les lointains
« voyages comportent tant de danger, tant de trépas accidentels,
« possibles et probables que, lorsqu'on a enfin réintégré sa de-

(1) « Quel bon homme ! écrit Rollinat dans une lettre inédite. Et, en dépit de sa robe noire, comme il met du blanc dans ma tristesse ! »

« meure, on se fait toujours à soi-même un peu l'effet d'un mort
« ressuscité réhabitant tout à coup l'ancien domicile de sa pré-
« cédente existence ». Rollinat paie cher d'ailleurs de pareils
déplacements : il se « ravage les nerfs », dit-il à sa mère, et re-
vient malade. Les écarts de régime, les soirées, les dîners sont
contre-indiqués à son tempérament d'ultra-sensitif.

Pour d'autres motifs, il déteste aller à Châteauroux. A ce su-
jet il n'a rien caché de ses sentiments, même dans les lettres à
sa mère. Ville et habitants lui étaient antipathiques. Aussi ses
voyages à Châteauroux étaient-ils peu nombreux et ses séjours
écourtés.

Une fois, il se rendit en Brenne à la demande de Jules de Vo-
rys. Il en revient avec une impression ineffaçable. De ce pays,
qui « sue la lèpre et la fièvre, comme si la nature avait voulu
exprimer l'ennui de son éternité », Rollinat extrait un rayon
morbide qu'il fixe dans un de ses poèmes en prose les plus par-
faits : *L'Etang rouge*.

Invité par ses amis Paul, il accepte de pêcher dans la Bou-
zanne, mais cette rivière « herbue et nénuphareuse » ne lui plaît
pas. Il n'ira plus y tendre ses lignes. « C'est du mauvais pitto-
« resque, bourgeois et monotone et qui paraît encore plus fade
« quand on connaît les admirables sites de la Creuse ».

Rollinat reste donc à Fresselines, mais il cherche pourtant à
agrandir le cercle de ses promenades. Il achète une voiture lé-
gère et un petit cheval. Cet attelage évite la fatigue des longues
marches. Il pousse jusqu'à Chantôme où, avec Alphonse Pon-
roy, il visite « les maisons à vieilleries », en quête d'un chan-
delier original, d'un encrier paysan, d'un antique lavabo en
cuivre ; jusqu'à Argenton, où il est l'hôte d'Anatole Sainson ;
jusqu'à La Celle-Dunoise, chez le Docteur Bertrand ; jusqu'à La
Barde (1), chez Fernand Puinesge où son talent est apprécié et
fêté. M. Louis Lacrocq m'a écrit :

J'ai conservé le souvenir très vif, de soirées d'été dans cette belle
demeure de La Barde où nous étions entre intimes. Rollinat chantait
tout ce que nous lui demandions de ses mélodies, et il avait plaisir

(1) Commune de Saint-Sulpice-le-Dunois.

à en faire chanter par Mme Puinesge qui était une interprète admirable. Elle avait une voix puissante, souple ; elle sentait profondément l'œuvre de Rollinat, et il lui avait donné des conseils pour le rythme, l'allure dont elle s'était imprégnée.

Un soir, à La Barde, j'avais amené une de nos cousines, jeune femme charmante par sa beauté, et par sa finesse d'intelligence aussi, qui avait voulu connaître Rollinat. De part et d'autre l'impression avait été très forte. Pourquoi Rollinat eut-il l'idée de nous dire, vers minuit, quand nous allions partir, *Le Ver Conquérant*, une adaptation d'Edgar Poë, cette poésie du néant, ce drame final de la vie où l'horreur atteint à son comble ?

*Mais un être rampant que l'on entend à peine
Fait soudain son entrée...*

Y avait-il un mystérieux pressentiment du sort qui attendait son enthousiaste auditrice ? Deux mois après, elle mourait de façon foudroyante. Rollinat en fut extraordinairement troublé.

A mesure qu'il vieillissait, Rollinat de plus en plus évitait les déplacements. Un jour que Louis Lacrocq lui proposait une excursion dans la Creuse, il ne répondit pas directement, mais il récita *Les Hiboux*, sonnet de Baudelaire qu'il avait mis en musique, et qui se termine par ce tercet :

L'homme ivre d'une ombre qui passe
Porte toujours le châtiment
D'avoir voulu changer de place.

Souffrant de violents rhumatismes auxquels sa nervosité n'était sans doute pas étrangère, il dut pourtant se résigner à quitter La Pougé pendant un certain temps, et aller se soigner à Evaux-les-Bains. C'est pendant cette saison balnéaire que le vit Louis Latrige, spirituel, lettré, mêlé à Paris au mouvement d'avant-garde, avocat (1), depuis bâtonnier du barreau de la Creuse, et qui veut bien m'écrire :

(1) Rollinat avait un goût marqué pour la société des avocats. Son père, dont il chérissait la mémoire, avait exercé brillamment cette profession. Lui-même désirait embrasser cette carrière, et avait pris sa première inscription de droit. Il rappelait un jour à Louis Lacrocq le mot de George Sand : « Dans ce métier, ceux qui ont la flamme ont aussi un côté artiste sympathique aux poètes ».

Un avocat, de Limoges, mort depuis longtemps, Louis Mazon, désirait connaître Rollinat. Il s'en ouvrit à Louis Lacrocq qui servit d'intermédiaire. Rollinat, bien entendu, offrit à déjeuner, et jamais il ne fut plus aimable. Mazon, avocat de grande valeur, fin causeur, lui plut immédiatement, et le barreau entendit des choses aimables.

Le traitement ne suffisait pas à occuper le vide des journées, et il passait ses soirées à des promenades qui n'avaient même pas l'agrément de la variété. Il vivait au milieu des soins attentifs dont l'entourait sa compagne, mais isolé et distant, replié sur lui-même... Le temps a passé sur mes souvenirs, mais il me reste la mémoire encore vivace de nos conversations, ou plus exactement de ses propos que j'étais surtout désireux d'écouter... Lorsqu'il partit, je priai Rollinat de me laisser un souvenir encore plus précieux que celui de nos entretiens, je lui demandai de se mettre au piano ; sa compagne joignit ses instances aux miennes, et moitié consentant, moitié pour elle, il s'installa sur le tabouret et ouvrit le piano. Un instant ses doigts errèrent sur le clavier, puis se décidant enfin, la tête levée comme vers une apparition radieuse, visible pour lui seul, il chanta... Et il devint comme transfiguré, et tout en l'écoutant avec l'émotion profonde qui vous étreint au contact de la beauté, je regardais ses yeux qui maintenant lançaient des flammes, et sa bouche d'ombre d'où sortait, irrésistible et métallique, une voix qui était une âme.

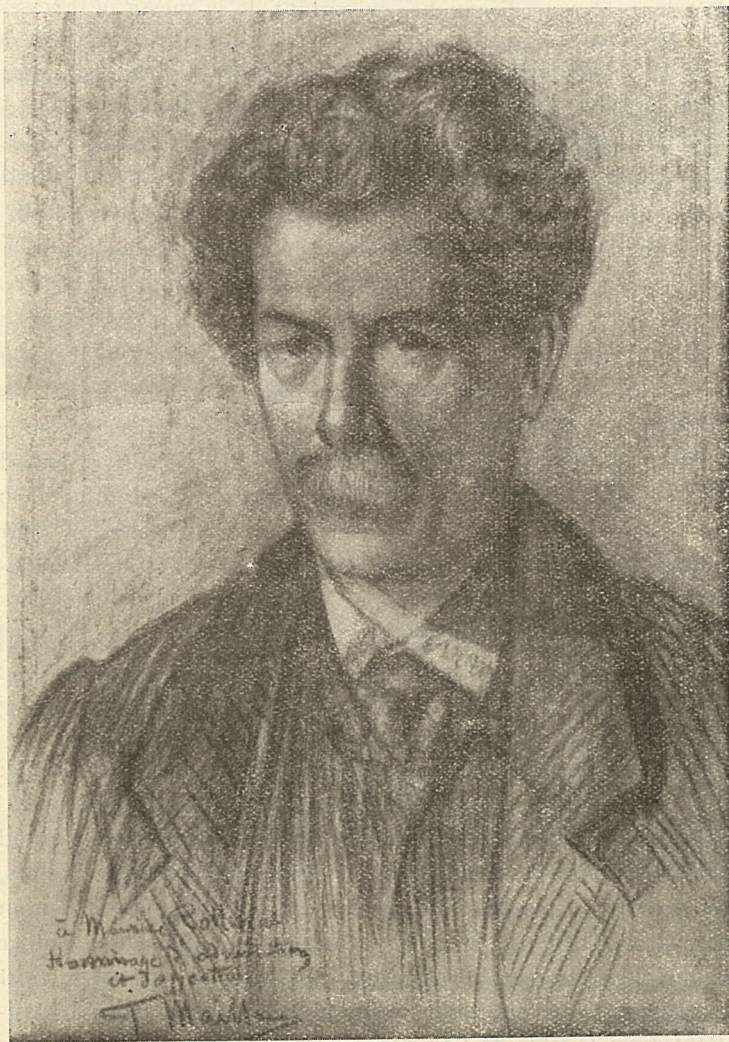
Cela dura certes plus d'une heure... Tous les baigneurs que comptait l'hôtel de l'établissement étaient l'un après l'autre entrés au salon à l'appel de cette voix magique, et telle est la puissance de l'art qu'ils écoutaient, muets et recueillis, arrachés totalement à leurs pensées et à leurs soucis quotidiens. Enfin, il se leva, chancelant d'une ivresse plus forte que celle du vin.

Des applaudissements discrets se firent entendre. Et comme nous allions sortir, nous passâmes auprès d'une jeune femme qui avait encore sur son visage bouleversé les traces d'une émotion profonde, et nous l'entendîmes qui disait à un joli enfant qu'elle attirait vers elle : « Tu te souviendras, mon chéri, d'avoir entendu quelque chose de beau ! »

Et pour la première fois — la dernière aussi, hélas — je vis sourire Rollinat.

Vers 1888, le hasard d'une promenade met Rollinat et Mme Cécile en présence de la famille Gonot, de La Bussière, près de Fresselines. On était en septembre. Comme chaque année, l'abbé Daure, ami de la famille Gonot, venait célébrer la messe dans une délicieuse petite chapelle aux Forges, hameau de Fresselines. A la fin de la cérémonie, l'officiant disait : « Suivant « une heureuse coutume, je déjeune chez mes bons amis Gonot ;

« il est onze heures et demie, je viendrai donc dire les vêpres
« vers... 4 ou 5 heures... ou plutôt je passerai dans les salles de



Maurice Rollinat
par Fernand Maillaud

« danses pour vous en avertir ». En passant dans les salles de
danses, l'abbé Daure, accompagné de la famille Gonot, rencon-

tra Rollinat. C'est ainsi que la connaissance fut faite ; ainsi se noua une amitié qui ne se termina qu'à la mort.

Dès lors, chaque dimanche, en sortant de la messe de Fresselines, M. et Mme Gonot s'arrêtaient à La Pouge. Tous les quinze jours, ils y déjeunaient. Puis on allait à la pêche. On remontait à La Pouge à la nuit pour se remettre à table vers 9 heures. Le menu se composait des poissons capturés, que Rollinat, en général, préparait lui-même, car il aimait cuisiner, et s'en tirait comme un professionnel. Après une première cigarette, Rollinat chantait au piano, s'interrompait pour conter quelque histoire dramatique qu'il mimait d'une façon prodigieuse.

Cinq ou six fois en août et en septembre, Rollinat et Mme Cécile passaient une journée à La Bussière. Georges Gonot ou son frère Henri (alors très jeunes tous les deux) allait les chercher en voiture pour les reconduire à La Pouge vers une heure du matin. Les yeux phosphorescents d'un chat traversant la route aiguillaient le poète sur une histoire de fantôme. Ou bien il demandait que l'on s'arrêtât pour contempler un clair de lune. Ou bien encore il évoquait une fête dans une châtaigneraie.

« Toutes ces heures passées avec Rollinat, dit Georges Gonot, « ont enchanté ma jeunesse ». Il en sera de même pour son camarade qui ne le quittait guère pendant les grandes vacances, Armand Turlot, aujourd'hui administrateur de *Paris-Soir*.

* * *

Les journaux de la Creuse et de l'Indre savent qu'un grand artiste, « un puissant rimeur », comme ils l'appellent parfois, s'est installé à Fresselines, et que, ayant adopté ce pays, il n'en sortira pas. *Le Progrès de l'Indre* signale *Le Livre de la Nature* paru chez Delagrave : « Maurice Rollinat, ce fin et délicat « observateur a su, en vers charmants, chanter la nature, justifiant ainsi le titre de l'ouvrage dont la place est dans nos « écoles et dans toutes les bibliothèques ».

La République de la Creuse (octobre 1893) parle ainsi du même recueil : « En lisant ces vers, on sent que le poète n'est « pas de ceux qui étudient la nature dans les livres et la décrit « vent au coin de leur feu ; il peint ce qu'il a vu, il exprime ce

« qu'il a senti... Les enfants qui apprendront ces ravissants
« poèmes observeront mieux... Jusqu'alors on a trop souvent
« fait apprendre aux enfants des poésies banales n'ayant aucune
« valeur littéraire ».

Alphonse Ponroy, dans *Le Journal du département de l'Indre*, rend compte de *Paysages et Paysans* : « Celui qui connaît Mau-
« rice Rollinat, l'endroit qu'il habite et les environs, retrouve
« dans ce livre non seulement les sites de la Creuse, mais encore
« telle ou telle personne qu'il serait facile de nommer ».

Lemouzi (avril 1899) conte un dimanche à Fresselines avec Rollinat. Le poète est allé pêcher dès le matin, et rentre pour assister à la messe dite par l'abbé Daure. Il s'installe à l'harmonium, accompagne, dirige les chants, et chante lui-même. Puis c'est une visite à La Pougé, une promenade près de la Creuse, avec des lignes, cela va sans dire. Rollinat ne prend pas de poissons sans un secret remords : « Le rouge me monte au visage à
« l'idée que je tue. Cet être ne s'est pas fait tout seul et nous
« ignorons sa destinée ».

Après les articles de journaux vinrent les soirées. A Châteauroux, Léonce Gain présente le poète. Mais il met trop en relief l'horreur et le macabre, ce qui indispose d'abord Rollinat qui revint plus tard à une juste appréciation de la conférence. Il remercie Léonce Gain : « Bravo pour le choix que vous avez fait
« des pièces à lire afin de montrer diversement le fond et la
« forme, la nuance et les aspects de mes ouvrages. Je n'aurais
« certainement pas choisi autrement ».

A Limoges, salle Antignac, l'œuvre poétique et musicale de Rollinat fait les honneurs d'une soirée. « Le spectacle est com-
« posé, dit le *Courrier du Centre*, de telle sorte que tout le mon-
« de peut y assister. Ce ne sont plus les fantaisies souvent trop
« libres du Chat Noir qu'on offre cette fois au public, ce sont
« des poèmes de la nature exprimés dans une langue simple et
« forte ». Le programme comportait du Beethoven et du Wagner, mais la majeure partie revenait à Rollinat. Léo d'Agéni chanta *Les Corbeaux*, *Le Champ de Colzas*, *Les Babillardes*, *Recueillement*, *La Tête de mort*. Auguste Colombier chanta *La Mort des Pauvres*, *Madrigal triste*, *Chanson d'Après-midi*. Marcel Colombier joua deux valse qui me paraissent inédites : *La*

Neige et Les Larmes. Pour accompagner cette soirée, il y avait l'Exposition du Limousin pittoresque où l'on pouvait voir une série de photographies (1) représentant l'installation de Rollinat, et dans lesquelles figurent le poète et l'interprète de son œuvre Léo d'Agéni.

A l'instigation d'Armand Dayot et d'Yvette Guilbert, à Paris, on reparle un instant de Rollinat. A vrai dire, il ne semble pas que ces deux amis l'aient jamais oublié. La célèbre diseuse veut l'emmener à Berlin dans une de ses tournées : « Mon cher ami
« et grand poète, lui écrit-elle, si 40 ou 50 soirées à trois chan-
« sons vous fatiguaient trop, accepteriez-vous de venir pour
« moins de temps ? Vous me combleriez de joie en venant. Son-
« gez donc à l'accueil qu'on ferait au poète dont on a tant goûté
« les œuvres à Berlin... Je vous offre *trois mille francs pour*
« *trente soirées* (frais payés) soit cent francs par jour. Je sais
« que ce n'est pas le Pactole... Mais quel triomphe vous
« auriez !

« Vite une réponse, cher ami (2) ».

La réponse fut négative. Rollinat ne quitta pas Fresselines.

Et je finirai dans ce coin
Mon court passage de témoin
Devant l'éternité des choses.

* * *

Cependant Rollinat ne faisait pas que se promener, il travaillait, ou plutôt il travaillait en se promenant, en pêchant, en se reposant. L'hiver, devant la grande cheminée, chaude et fumeuse, « plongeusement vissé » dans un fauteuil, près de ses chiens, il rumine, engourdi par la bonne tiédeur ; il est tout à « la perforante obsession du sujet ébauché ». Au cours de ses « flâneries lézardesques », il observe et il note, inlassablement. « Ne faut-il pas, écrit-il, que j'évite le plus possible le face à
« face avec moi-même, ce moi-même si narquoisement funèbre
« et nihiliste, inutilisant jusqu'aux choses qui pourraient le dis-

(1) Photographies dues à Eugène Alluaud.

(2) Lettre communiquée par Georges Gonot.

« traire, ramenant tout à la mort, et pourtant cramponné à la « rampe de la vie ? » Alors, pendant qu'il pêche, ou qu'il compose, il écarte toute pensée mortuaire. Il se trouve plus heureux que le commun des mortels puisqu'il a la liberté du travail et de la paresse, et il se fait à lui-même l'effet d'être « le roi de la fantaisie dans le sans-gêne de la nature ».

« Il faut calepiner », disait-il. Il entendait par là prendre des

Thersélieux —
Septembre 1903

Mon bien cher ami,

Je suis abîmé dans mon
Chagrin, mais je tâche de
réagir et si j'ai autant de
force que de volonté, il faudra
bien que j'arrive à dominer
tant d'affliction. Si seulement
je n'étais pas si malade !
Enfin, j'aurai du courage et de
la résignation ; mais que je
sois donc malheureux ! tâche
de venir me voir le plus tôt pos-
sible et de passer quelques
temps avec moi ! J'en ressentirai
tant de consolation !
Je t'embrasse toute ta famille,
Maurice Rollinat

Ecriture de Maurice Rollinat

notes, sans répit, quitte à ne pas s'en servir. Mais ainsi on a toujours l'esprit en éveil. Infatigablement il fixe une impression,

une pensée qui figurera dans *En Errant* ou dans *Ruminations*, quelques lignes qui resteront inédites, un sujet qu'il ne traitera jamais, comme celui-ci que je trouve dans les carnets du grand artiste : « Deux voleurs, l'un volant un mouton dans un village, « l'autre des noix dans un cimetière et s' imagine que c'est un « diable qui fait craquer sous ses dents les os des morts. Frappé « de terreur, il va chercher son curé vieux et infirme qui se « munit d'un goupillon et autres objets religieux et arrive au « cimetière porté sur les épaules du sacristain. Le voleur cro- « yant que c'est son confrère qui vient avec son mouton volé sur « le dos s'écrie : « Est-il gras ? » — « Gras ou maigre, répond « le sacristain, le voilà, et moi, je décampe ».

Autre sujet noté, non traité : « Un riche ayant, par des procès, « ruiné un paysan qu'il nargue insolemment durant son exis- « tence et dont il a la terreur une fois qu'il est mort ».

Ainsi s'est ébauchée, puis construite l'œuvre de Rollinat, œuvre minutieuse, toute de sincérité scrupuleuse, élaborée autant par la volonté que par l'instinct, en dehors de l'artificiel du monde et dans une philosophique simplicité.

Si *Dans les Brandes* et une partie des *Névroses*, (*Les Refuges* notamment) appartiennent à la campagne de Bel-Air, si la grande partie des *Névroses* a été écrite à Paris, tout le reste de l'œuvre de Rollinat doit être attribué à Fresselines (1). A propos de *L'Abîme*, il confiait à ses amis : « Cela, je n'aurais jamais pu le faire à Paris ». Il signifiait que dans son ermitage, oubliant les rampements de la capitale, il pouvait manier en toute sûreté les idées les plus abstraites, et fouiller le cœur humain, cet éternel inconnu,

Notre âme, ce cloaque ignoré de la sonde.

C'est à Fresselines que Rollinat se révèle sous un jour nouveau : il devient le poète du paysan. Jusqu'ici ses livres ne portaient que des paysages et des animaux. L'homme apparaît sous la forme qui plaisait tant à l'artiste : le paysan, le campa-

(1) Exceptons pourtant quelques poèmes de *L'Abîme*, comme le *Pressentiment* que l'auteur récite à Alphonse Ponroy lors de sa première visite à Chantôme.

gnard près de la nature, avec ses pensées terre à terre et saines, son langage pittoresque, ses manières rudes et sincères, sans oublier une ironie gauloise. Et tout le village défile dans les pages vivantes de *Paysages et Paysans* : le père Eloi qui boit maintes chopines en creusant une fosse, le père Sylvain, si distrait qu'il prend un cercueil pour un siège et s'assied dessus, la fille amoureuse, l'enjôleur, le vieux priseur qui, par le tabac « s'est fait une âme rentière de la plus parfaite tranquillité », le pêcheur d'écrevisses, ce pauvre Romain qui, le soir, apporte au poète ses captures, « des insectes qui aiment l'eau ». Lui aussi, ce pêcheur est un poète, au dire de Rollinat :

Ame inculte, mais nuancée,
Cœur de soleil et de brouillard,
Errant poète du regard
De l'oreille et de la pensée.

Enfin, Rollinat nous montre le bon curé en qui nous ne pouvons pas ne pas reconnaître l'abbé Daure ; et le philosophe qui prend le temps comme il vient, s'accommode de tout, aime les femmes, les plaisirs, mais surtout les choses. Son dernier mot ?

L'tout ? C'est d'se faire attend' des vers.

La littérature, prose ou poésie, celle-ci avant celle-là, n'était qu'une partie du labeur de Rollinat. Car on ne peut passer sa musique sous silence. Rollinat, qui a publié 120 mélodies, en a composé un bien plus grand nombre, et l'inédit est considérable. Mais, faute de pouvoir noter la musique, au moins les premières années, Rollinat invente pour son usage personnel un système inintelligible pour tout autre. On trouve en effet, sur un de ses carnets, ces lignes qui se rapportent sans doute à un mélodie :

« On on on mon te en en core
« tou ou ou jours ours en enfin in ».

La ligne mélodique, Rollinat la trouvait en plein air et la retenait fidèlement. Mais il fallait composer l'accompagnement. Alors, il se mettait au piano, réservant ce travail pour les journées d'hiver tandis que le froid et la glace « mettent les poissons sous clef ». Et Rollinat emmagasinait tout dans cette mé-

moire prodigieuse qui effare encore son écrivain : « Ce travail imposé à un cerveau humain a quelque chose d'inconcevable ».

L'été venu, il appelait cet écrivain, Albert Chantrier. Rollinat s'asseyait au piano, l'écrivain près de lui à sa droite, transcrivant sur le papier à musique ce qu'il entendait. Et le poète chantait de sa voix sonore, souple, étrange, d'une étendue anormale et d'une articulation exemplaire. Mais ce travail au ralenti faisait perdre parfois le fil de la pensée. « Le moindre arrêt dans « notre travail, écrit Albert Chantrier, le faisait se fâcher contre « lui-même. Il se levait, posait sa cigarette sur la dernière touche du piano, se passait la main dans les cheveux, marchait « la tête baissée, le front soucieux, se couvrait d'injures, puis « revenait vivement s'asseoir en disant d'un air triomphant : « Ça y est ! Et nous reprenions notre travail ».

* * *

L'homme avait les scrupules du poète. Il s'exagérait sa responsabilité, la prolongeait à l'infini. On consultait Rollinat pour toutes sortes de choses, et ses conseils étaient toujours frappés au coin de la réflexion et du bon sens. Que de Fresnelinois sont venus l'interroger sur un parti à prendre ! On le demande pour arbitre dans des discussions de famille, dans des oppositions d'intérêts. Le maire de la commune voudrait qu'il rehaussât de sa célébrité les distributions de prix ; et un jour le poète est tout étonné qu'on l'ait nommé délégué cantonal. On le sollicite d'assister aux repas de noces. La forme de l'invitation est parfois inattendue. Entre autres celle-ci du père Dinand — son conducteur qui allait chercher les invités à la gare de Dun-le-Palleteau — : « Monsieur Moïse, (pour Maurice) voulez-vous me faire l'horreur d'assister au mariage de mon fisc ? »

Rollinat rend service à tout le monde. Il pratique une charité aussi généreuse que discrète, case dans un ministère un jeune homme qui sort du Lycée de Guéret et se trouve sans place, fait maintenir à Chantôme son ami Alphonse Ponroy que son inspecteur veut déplacer, obtient rapidement la nomination d'un notaire au poste d'Aigurande, alors qu'elle est vainement sollicitée depuis des mois.

Pendant ce temps, Mme Cécile devient le docteur et la sœur de charité des malades. On vient la quérir pour toutes sortes de maux. Elle soigne et donne les remèdes. Le paiement est une



Madame Cécile

reconnaissance dont on parle encore aujourd'hui. Personne ne doute du savoir et de la puissance de Mme Cécile. Elle ferait des miracles que nul ne s'en étonnerait. La mère Lacôte s'est tranchée le pouce avec un couperet. Elle n'hésite pas. Elle met la partie sectionnée dans une petite boîte et vient trouver Mme Cécile pour qu'elle la lui « raccommode ». Enfin, quand l'abbé Daure est malade, c'est Mme Cécile qui le soigne. A la fin, malade elle-même, n'en pouvant plus, le bon curé se décide, non sans regret, à demander une religieuse.

* * *

C'est ainsi qu'à Fresselines passait la vie de Rollinat et de sa compagne. Etre bon, aimant à se donner, Rollinat, on peut l'affirmer, n'eut que des préoccupations artistiques. Il n'a vécu que pour son idéal et il a essayé d'atteindre cet idéal en toute sincérité. Ainsi naquirent les livres : *L'Abîme*, *La Nature*, *Les Apparitions*, *Paysages et Paysans*, *En errant*, *Ruminations*, *Les Bêtes*, quelques poèmes qui forment un livre inachevé. Ainsi

virent le jour ces recueils de mélodies : *Harmonies, Amoureuses, Bucoliques, Pastorales, Rouges et Noires*. Lorsqu'on sait à quel point Rollinat poussait le scrupule, on est tenté de dire : Quel travail !

Le calme de Fresselines ramenant au néant les chimères de l'âme, la magie de la campagne, des bois, des eaux courant dans des caves d'ombre, les deux Creuses aux bords escarpés, toute une poésie sauvage bue à sa source même, le pittoresque des paysans, ces « songeurs en blouse », cette nature qui l'inspire en le tranquillisant, cet enchantement monotone qui féconde sa patience et purifie sa tristesse, le commerce charmant et indispensable de ses amis, voilà ce qui permit à Rollinat de produire ce dont nous jouissons aujourd'hui, ce dont nous le remercions par delà la tombe.



Buste de Maurice Rollinat
à Fresselines
par Paul Surtel

